

Chapitre 15

Lyon. Le Havre. Saltillo, Mexique.

1894

Jeanne Brottet et ses filles embarquent au Havre pour New York. Elles partiront ensuite vers le Mexique. Un très long voyage. Les billets payés par Antoine permettent aux trois femmes de vivre une traversée confortable, ensemble dans la même cabine.

Une fois passée l'excitation de la découverte - le navire, l'équipage, les passagers, la vie à bord, ses règles - arrivent les longs moments de silence et de méditation. Chacune avec ses attentes, ses espérances, ses craintes. Chacune dans sa solitude.

Jeanne Brottet appréhende-t-elle la difficulté de cette traversée, elle déjà si faible, si malade, si usée ? Elle pense, sans rien en laisser paraître, à ce qu'elle a quitté, définitivement peut-être : ses proches, ses trop rares amis, ce pays de vignes, de collines et de champs. Lyon, cette ville si dure, si rejetante. Fallait-il vraiment partir ? Oui, bien sûr, pour Marie, pour Louise, pour une vie meilleure. Mais quelle vie meilleure ? Comment croire encore et encore, que puisse exister une vie meilleure ? Après tant d'infortunes, tant de solitude, tant d'indifférence, tant d'angoisse ? Une vie qui s'effiloche, que plus rien n'accroche, qui perd ses repères. Jamais elle n'avait compris, comme maintenant, combien son mari avait pu souffrir de ce départ de Fouillouse qui ressemblait à un abandon, une fuite, un déracinement. Effritement des souvenirs. Éloignement qui fait oublier jusqu'au visage de la mère, jusqu'au sourire du père. Émigrer ! De murmurer ce mot, elle frissonne et se retient, avec peine, de pleurer.

Louise et Marie ne peuvent pas comprendre, Marie surtout, dans l'enthousiasme de sa jeunesse, ouverte à ce qui se présente à elle. Une aventure. Pas désirée au point d'avoir eu à ressentir de l'impatience devant la lenteur de son arrivée, ou de l'angoisse à la pensée que cela ne pourrait pas se produire. Elle vit tout cela, en confiance entre sa sœur et sa mère, heureuse, curieuse. Un imprévu magnifique qui rompt la cadence de la journée, la monotonie du quotidien, le rythme des jours à venir. Jeanne enferme en elle sa peine et ses peurs. Se laisse porter, guider. Regarde, indifférente, sa fille aînée organiser leur quotidien.

Louise comprend intimement son silence et sa tristesse. Parce qu'elle perçoit intuitivement tout ce qui, brutalement, s'est détaché de sa mère. Elle prend conscience de l'ampleur de la rupture entre cette vie qu'elles viennent, toutes les trois, d'abandonner et ce qui se met en place, qu'elles n'osent même pas imaginer.

Mais elle ! Elle !

Tant de choses se bousculent en elle : excitation, impatience, bonheur, gravité, curiosité... Elle se sent vivante comme jamais elle ne l'a été. Le vent puissant, le bateau qui va vers l'inconnu, la fureur de l'océan, les passagers qu'elle croise et avec lesquels elle plaisante, le soleil au lever du jour, l'acier des étoiles... Tout s'inscrit en elle, tout la traverse, tout la fait vibrer.

Elle a vingt-six ans. Il lui semble naître, enfin, à la vie. Découvrant, aux aurores, cette mer et ce ciel immenses où tout son être rayonne. Qui lui renvoient, si violemment, l'image d'un monde intérieur infini, où l'idée même de frontières, de barrières n'a pas d'existence, pas de sens.

La peur en elle. Houle et vagues furieuses. Une peur qui vient de la mer. Une peur qui la fortifie, la soulève, l'exalte. La peur de l'Immense, de l'Indicible, de l'Inconnu. Une peur qu'elle accueille en elle, dans toute son amplitude, dans toute sa tension.

« Je suis cette mer. Je suis ce ciel. Je suis ce vent. Je suis cet espace et cette lumière. Je suis femme. Si humaine. Si humaine ! »

Quelques bribes d'un poème de Hugo, ...des fragments murmurés...

« L'absolu, l'éternel. Rien après, rien avant.....L'âme veut pour plafond la vaste liberté, et ne peut demeurer que dans l'illimité....L'immensité, c'est là le seul asile sûr...

Je crois être banni, si je n'ai tout l'azur.

Tout l'espace, c'est là que j'entre.

Je veux tout le ciel bleu, je veux tout le ciel noir ;

L'infini par moment me semble à peine avoir

La dimension de mon antre. »